

Pierre De Rudder

D'après les pages 239 - 267 du livre

Georges BERTRIN

Agrégé de l'Université, Docteur ès lettres
Professeur à l'Institut Catholique de Paris

HISTOIRE CRITIQUE DES ÉVÉNEMENTS DE LOURDES

ouvrage présenté au congrès marial de Rome
au nom de Mgr l'évêque de Tarbes

édité par bureaux et magasin de la Grotte, Lourdes, 1908

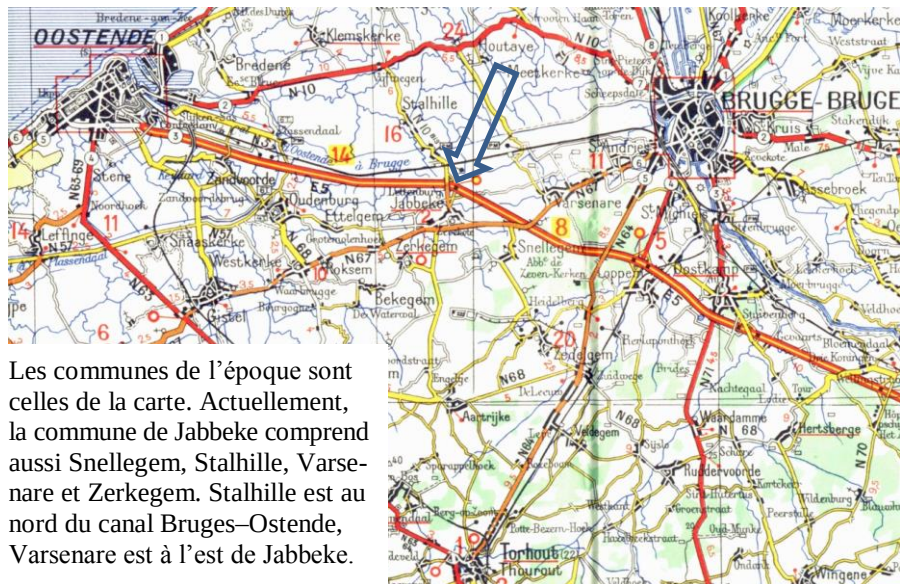
Une allusion à ce miracle est faite par le Dr BOISSARIE, responsable du bureau des guérisons, dans son livre *L'œuvre de Lourdes*, éd. Téqui, Paris, 1907, p. 45

I. La maladie

L'accident

En 1875, vivait, à Jabbeke, entre Bruges et Ostende, en Belgique, un ouvrier agricole de cinquante-deux ans, dont tout le voisinage avait pitié. Il habitait une modeste cabane, avec sa femme et leurs deux enfants : un petit garçon de trois ans, et une fille de quinze. Il s'appelait Pierre De Rudder et était incapable de gagner sa vie depuis qu'une de ses jambes avait été brisée dans un accident. Deux plaies suppurantes infectées de gangrène s'y étaient ouvertes.

Huit ans auparavant, le 16 février 1867, comme il se rendait à son travail, De Rudder avait rencontré deux bûcherons dans l'embarras. Un arbre était tombé malencontreusement dans un champ voisin, et les deux jeunes gens cherchaient à le ramener sur la route, en s'aidant de leviers. De Rudder s'offrit de les aider. Il se mit donc à couper les branches d'un buisson qui gênait la manœuvre. Mais à ce moment, l'arbre soulevé retomba sur lui et le tronc lui broya la jambe gauche.



Les communes de l'époque sont celles de la carte. Actuellement, la commune de Jabbeke comprend aussi Snellegem, Stalhille, Varsenare et Zerkegem. Stalhille est au nord du canal Bruges-Ostende, Varsenare est à l'est de Jabbeke.

Les soins

Le docteur Affenaer constata une fracture des deux os de la jambe, cassés l'un et l'autre à la même hauteur, un peu plus bas que le genou. Selon les techniques de l'époque, il entoura les fragments d'un bandage amidonné pour les maintenir et essayer de les réunir. Mais quelques semaines plus tard, quand, sur les instances du blessé qui souffrait cruellement, il se décida d'enlever l'appareil, il s'aperçut qu'au lieu de marcher vers la guérison, le mal s'était aggravé de complications nouvelles. Les fragments étaient dépouillés de leur périoste ; ils nageaient dans le pus, car une plaie gangreneuse s'était formée, qui communiquait avec le foyer de la fracture. Une autre ulcération, large et purulente, s'étendait sur le dos du pied. Ainsi non seulement il ne s'était produit dans les os aucun travail de réparation, mais les tissus musculaires étaient eux-mêmes profondément atteints.

Après de longs mois de soins inutiles, le docteur Affenaer désespéra de la guérison. Les antiseptiques étaient inconnus ; il était donc particulièrement difficile de combattre la suppuration avec efficacité.

L'employeur de De Rudder, le vicomte Du Bus, avait accepté de subvenir aux besoins de De Rudder et de sa famille ; il supportait tous les frais des soins. De Rudder vit beaucoup de docteurs : le docteur Jacques et le docteur Verriest, de Bruges, un autre de Varsenare, le docteur Van Hoestenbergh, de Stalhille. Tous s'accordèrent à déclarer le blessé incurable. Plus tard, le docteur Van Hoestenbergh devait écrire : « Pierre De Rudder a pris, à son travail, une fracture comminutive du tibia et du péroné gauches. Il avait eu la jambe broyée sous un tronc d'arbre qui s'était abattu sur lui. Les fragments étaient si nombreux, qu'en secouant les membres on entendait les os s'entrechoquer (sac à noisettes). La consolidation ne s'est jamais faite. Le malade était en traitement depuis six ans quand j'ai eu l'occasion d'examiner sa jambe. Il n'est pas besoin d'une longue description : la moitié inférieure de la jambe, avec le pied, ballottait littéralement au bout du membre, au point que je pouvais faire décrire au talon plus d'un tour sur l'axe du membre. »

Enfin le professeur Thiriart, de Bruxelles, proposa l'amputation de la jambe, seul remède à ses yeux comme aux yeux de ses confrères. De Rudder refusa. Il garda le lit, pendant une année entière, au milieu d'atroces douleurs. Quand il se leva, ce ne fut que pour marcher désormais appuyé sur deux potences, sans pouvoir jamais toucher la terre de la jambe malade. Il lavait ses plaies deux ou trois fois par jour, et enveloppait de bandes de linge le membre brisé qui le faisait si cruellement souffrir.

La permission

Cet état lamentable durait depuis huit ans et deux mois, quand De Rudder se présenta au château de Jabbeke, le lundi 5 avril 1875. Une semaine après Pâques, il venait demander au vicomte la permission d'aller en pèlerinage à Oostacker, près de Gand. Car les Belges y vénèrent une grotte rustique, bâtie sur le modèle et en souvenir de celle de Lourdes.

Justement ce jour-là, la fiancée du jeune châtelain était au château. La vicomtesse Du Bus est venue à Lourdes, au mois de septembre 1904, et elle a raconté ces souvenirs de sa jeunesse, qui sont restés fidèlement dans sa mémoire, à travers les années. De Rudder désirait se rendre à Oostacker depuis longtemps, dit-elle. « Mais, tant que mon oncle vécut, il lui en refusa l'autorisation. Mon oncle avait des idées libérales, et il ne croyait pas à la possibilité du miracle¹. Il disait donc qu'il voulait faire soigner De Rudder par tous les médecins que celui-ci désirerait, mais qu'il ne voulait pas se rendre ridicule en l'envoyant en pèlerinage. Mon oncle étant mort, mon mari, qui était son héritier, permit volontiers à De Rudder de suivre son inspiration. Ce n'était certes pas que le jeune vicomte eut quelque espérance de voir l'infortuné guérir ; mais il entendait ne pas le priver d'une satisfaction qui pouvait le consoler dans son malheur. Le départ fut donc décidé : on le fixa au surlendemain 7 avril. »

L'état du blessé

Pour apprécier exactement ce qui va suivre, il convient de connaître, avec précision, l'état réel du malade, à ce moment et jusqu'à l'heure où il arriva devant la Grotte. Le docteur Affenaer avait enlevé un morceau d'os, qui s'était détaché à l'endroit de la fracture et logé dans les tissus. Il en résultait que les fragments des os brisés étaient éloignés désormais l'un de l'autre.

Vers le mois de janvier, le docteur Van Hoestenbergh était venu voir le blessé. Or voici ce qu'il en dit, dans l'enquête dont nous parlons plus loin : « Rudder avait une plaie à la partie supérieure de la jambe ; au fond de cette plaie, on voyait les deux os à une distance de trois centimètres l'un de l'autre. Il n'y avait pas la moindre apparence de cicatrisation. Pierre souffrait beaucoup et endurait ce mal depuis huit ans. La partie inférieure de la jambe était mobile dans tous les sens. On pouvait relever le talon, de façon à plier la jambe dans son milieu. On pouvait la tordre et ramener le talon en avant et les orteils en arrière. Tous ces mouvements n'étaient limités que par la résistance des tissus mous.

¹. Il faut replacer le langage dans le contexte de l'époque et de la Flandre belge. Le parti libéral était opposé aux catholiques.

Étant donné l'état où je l'ai vu, j'affirme que la jambe n'a pu, dans aucune hypothèse, être cicatrisée complètement, dans l'espace de temps qui s'est écoulé entre ma dernière visite et le pèlerinage. »

Et, en effet, il n'y eut pas d'amélioration. Le docteur Verriest examina De Rudder quelque temps après le docteur Van Hoestenberghe : il trouva l'état conforme à l'observation de son confrère et au passé du malade. Plus tard, neuf jours avant le pèlerinage, un voisin, Jean Houtsaeghe, rencontre De Rudder :

« Qu'avez-vous vu à la jambe ? lui demande-t-on dans l'enquête.

– J'ai vu une plaie grande comme la paume de la main.

– Les linges étaient-ils mouillés ?

– Oui, par un écoulement sanguinolent qui sentait très mauvais.

– Avez-vous bien vu que la jambe était cassée ?

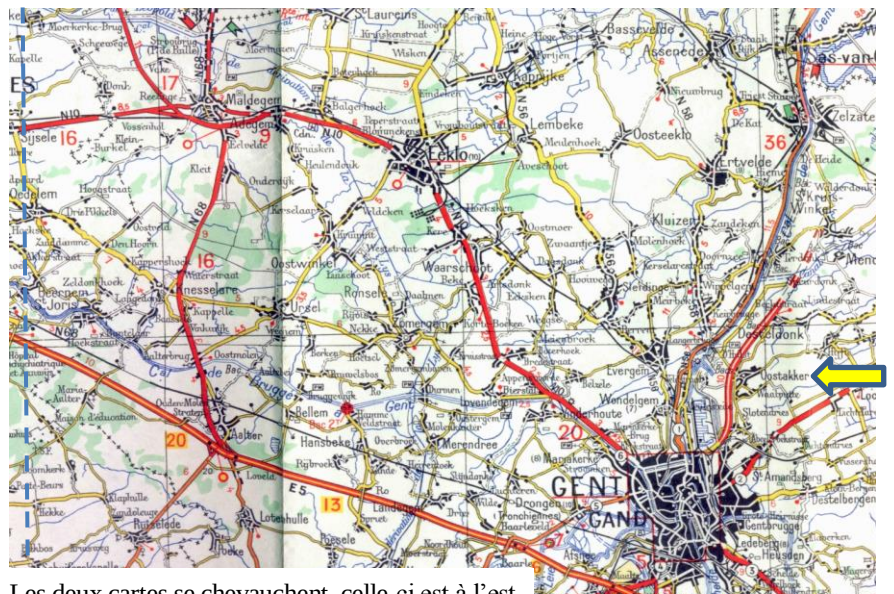
– Oui ; Pierre a plié la jambe avec la main, de façon à faire sortir par la plaie les deux extrémités de l'os cassé, qui est venu à l'extérieur.

– Les extrémités étaient-elles arrondies ?

– Non, elles n'étaient pas arrondies ; elles étaient comme l'extrémité d'un objet brisé. Pierre m'a montré comment il pouvait tourner son talon en avant et ses orteils en arrière. Il avait aussi une grande plaie sur le dos du pied. »

Le transport

D'autres témoins confirmeront que le blessé était dans cet état dans la soirée du 6 avril. Celui-ci partit le lendemain à quatre heures du matin. La route fut longue et fort pénible. Appuyé sur ses deux béquilles et aidé de sa femme, le blessé mit plus de deux heures à franchir les 2 500 m qui le séparaient de la gare. Il se reposa, en attendant l'arrivée du train, chez le garde-barrière Pierre Blomme. Quand l'heure du départ fut venue, Blomme le transporta dans le wagon, avec deux ou trois hommes de bonne volonté. En voyant ballotter sa jambe, il ne put s'empêcher de dire au malheureux : « Mais que voulez-vous aller faire à Oostacker, avec une jambe pareille ? Restez plutôt chez vous. » À quoi De Rudder répondit : « D'autres ont guéri à Oostacker. Pourquoi, moi, ne guérirais-je pas ? » Sur cela, le train arriva et le malade fut hissé dans le compartiment.



Les deux cartes se chevauchent, celle-ci est à l'est

À Gand, il faut quitter le train et aller en omnibus jusqu'à Oostacker. Le cocher de l'omnibus était un grand et fort gaillard ; quand on fut arrivé à destination, il se chargea de descendre seul le malade de voiture. Dans ce mouvement, la jambe cassée se plia d'une façon singulière. « Tiens, dit alors tout haut le cocher en s'adressant aux spectateurs, en voilà un qui perd sa jambe ! » Mais quand il regarda l'intérieur de sa voiture, il ne se trouva plus en état de plaisanter, car le plancher était souillé d'un pus sanguinolent. Son mécontentement éclata devant Mme De Rudder qui ne savait que répondre.

À Gand, il faut quitter le train et aller en omnibus jusqu'à Oostacker. Le cocher de l'omnibus était un grand et fort gaillard ; quand on fut arrivé à destination, il se chargea de descendre seul le malade de voiture. Dans ce mouvement, la jambe cassée se plia d'une façon singulière. « Tiens, dit alors tout haut le cocher en s'adressant aux spectateurs, en voilà un qui perd sa jambe ! » Mais quand il regarda l'intérieur de sa voiture, il ne se trouva plus en état de plaisanter, car le plancher était souillé d'un pus sanguinolent. Son mécontentement éclata devant Mme De Rudder qui ne savait que répondre.

Voilà donc enfin le malade près de la Grotte. À cet instant précis, De Rudder se trouve toujours dans l'état déplorable où il était depuis huit années : les os sont cassés ; un fragment s'étant détaché, il manque trois centimètres pour que les extrémités, d'ailleurs irrégulières, puissent parvenir d'elles-mêmes ne serait-ce qu'à se rejoindre (quant à se souder !), et une double plaie purulente ajoute aux souffrances cruelles du malade.

II. La guérison

En arrivant ce mercredi 7 avril 1875, De Rudder se repose un moment, puis il boit un peu d'eau avant de faire deux fois le tour de la Grotte. Il commence un troisième tour, mais ne peut l'achever, tant sa fatigue était grande. Il vient donc s'asseoir devant l'image de la sainte Vierge, sur un des bancs réservés aux pèlerins. Quelle prière fait-il alors ? Il l'a souvent raconté depuis. Il commença par implorer le pardon pour tous ses péchés ; puis il demanda à Notre-Dame de Lourdes la grâce de pouvoir travailler, pour gagner la vie de sa femme et de ses enfants, afin de ne plus vivre aux dépens de la charité.

Aussitôt, il se sent remué, agité, bouleversé ; il est comme hors de lui-même. Ne songeant pas à ce qu'il fait, oubliant qu'il a besoin de ses béquilles depuis huit ans, il se lève sans appui, il part, traverse les rangs des pèlerins et va s'agenouiller devant la statue. Tout à coup il revient à lui ; il s'aperçoit qu'il a marché et qu'il est à genoux. « Moi à genoux ! s'écrie-t-il. Où suis-je ? Ô mon Dieu ! » Il se relève aussitôt, transporté, radieux, et se met à faire dévotement le tour de la Grotte. « Qu'arrive-t-il ? Que fais-tu, que fais-tu ? » s'écrie sa femme en le voyant marcher ainsi. Puis elle se trouble, chancelle et s'évanouit. On s'empresse autour de De Rudder ; on l'interroge ; il n'y a point de doute : il peut se tenir droit, il marche ; ses deux jambes appuient à terre et le portent avec facilité et sans douleur ; c'est la fin de ses maux : il est guéri ! La jambe et le pied, fort gonflés quelques instants auparavant, ont repris leur volume normal, si bien que l'emplâtre et les bandes qui enveloppaient la jambe sont tombés d'eux-mêmes ; plus de plaies : toutes les deux sont cicatrisées ; et enfin, ce qui dépasse tout, les os rompus se sont rejoints malgré la distance qui les séparait : ils se sont soudés l'un à l'autre et les deux jambes sont égales.

« Depuis lors, demandait plus tard le médecin enquêteur à De Rudder, avez-vous pu marcher sans béquilles ?

– Oui, autant que j'ai voulu. »

Et, en effet, malgré la sensibilité de son pied, dont l'épiderme, depuis longtemps déshabitué de toute pression, souffrit pendant huit jours au contact de la chaussure, Pierre De Rudder ne se ménage point. Pour exprimer de nouveau sa reconnaissance, il fait encore trois fois le tour la Grotte. Puis le moment du départ étant venu, comme l'omnibus de Gand s'apprêtait à quitter Oostacker, il presse le pas pour le rejoindre.

Le soir, quand il descend du train à Jabbeke, le garde-barrière Blomme le regarde d'un air effaré : « Il marchait parfaitement, dira-t'il, et sans béquilles.

– Peut-être vos souvenirs sont-ils un peu infidèles, *lui dit l'enquêteur pour le mettre à l'épreuve* ; vous pouvez aussi commettre une légère exagération.

– Je suis sûr de ce que je dis, *répond Blomme avec vigueur* ; mes souvenirs sont très précis, très sûrs, et je n'exagère en rien. »

De Rudder devait causer beaucoup d'autres étonnements. Sur la route entre la gare à la modeste maison, un attroupement s'est formé.

« Qu'est-ce donc ? *demande le tonnelier Houtsæghe.*

– C'est De Rudder qui revient d'Oostacker, et qui est guéri.

– De Rudder guéri ! Mais ce n'est pas possible ; je sais dans quel état était sa jambe : je l'ai vue. »

Je m'approchai, raconte Houtsæghe, et « j'aperçus De Rudder au milieu de la foule ; il marchait parfaitement et sans béquilles. »

Lorsque De Rudder arrive chez lui, sa fille Silvie l'embrasse en sanglotant. De grand matin, elle avait allumé des cierges devant l'image de Marie. Marie lui ramène son père, solide sur ses pieds, heureux, rayonnant, transformé. Quant au petit garçon, qui n'avait jamais vu son père sans béquilles, il ne veut pas le reconnaître dans cet homme, droit sur ses jambes et qui marchait comme tout le monde.

III L'enquête

L'enquête immédiate

M. Du Bus était parti pour Bruxelles avec sa fiancée et sa mère. Ils étaient à table, quand vers deux heures arrive une dépêche d'un de leurs fermiers, annonçant la miraculeuse guérison. En lisant la dépêche, le vicomte Du Bus est très ému ; il dit : « Je n'ai jamais cru au miracle ; mais si De Rudder est guéri, c'est un vrai miracle et j'y croirai. » Dès le 8 avril, toute la famille du vicomte rentre au château de Jabbeke où De Rudder vient se présenter devant tous, « complètement guéri de sa plaie et marchant très bien. »

Entendant raconter que son client avait retrouvé la santé, le docteur Affenaer accourt lui aussi le lendemain de la guérison. Il examine très soigneusement la jambe et est particulièrement frappé de trouver la face interne du tibia entièrement lisse à l'endroit de la fracture. Plusieurs personnes assistent à cet examen. Le docteur ne peut maîtriser son émotion devant elles. De grosses larmes tombent de ses yeux, et il s'écrie : « Vous êtes radicalement guéri, De Rudder ; votre jambe est comme celle d'un enfant qui vient de naître. Tous les remèdes humains étaient impuissants, mais, ce que ne peuvent les médecins, la sainte Vierge le peut. »

Bientôt tout le village est rempli de la nouvelle. Le 15 avril, les autorités civiles et religieuses signent un document qu'ils déposent en mairie pour attester des effets de « cette guérison subite et admirable ». Parmi les signataires, se trouvent le sénateur vicomte Du Bus, qui ne croyait pas au miracle, et M. P. de Sorge, un libre penseur qui sera enterré civilement. Ces témoignages sont donc tout à fait irrécusables. Du reste, ceux des médecins les confirment.

Entre temps, le docteur Van Hoestenberghe, apprenant l'étonnante nouvelle, commence par refuser d'y croire. Mais il tient à se rendre compte par lui-même et vient tout exprès le 9 avril de Stalhille à Jabbeke. Quand il arrive, Pierre bêche son jardin. Le docteur en est bouleversé, car il ne croit pas au surnaturel. Il demande à l'impotent de la veille de rentrer chez lui, où il désire l'examiner avec soin. Alors, pour donner une preuve de sa guérison, Pierre se met à sauter comme un enfant, sous les yeux de son visiteur stupéfait. Celui-ci ne l'en soumet pas moins à un examen rigoureux. Il trouve une cicatrice au-dessous du genou, une autre, plus grande, au dos du pied, toutes deux preuves sensibles et du mal et de la guérison. Il passe alors attentivement le doigt le long de la surface interne du tibia, et constate, comme son confrère Affenaer l'avait fait la veille, que cette surface est devenue entièrement lisse à l'endroit de la fracture. Aucun raccourcissement, pas de claudication ; De Rudder est radicalement guéri. Devant cette preuve évidente, Van Hoestenberghe n'hésite pas et dit : « Je vois, je crois ! » Il ne fut pas le seul à être converti par cette guérison.

Réactions des contemporains

Un de ceux que le miracle surprit et toucha le plus, c'est le cocher de l'omnibus de Gand à Oostacker. C'était un sceptique en religion. Cependant, quand il apprit que l'infirme, porté le matin sur ses épaules avec une jambe brisée, avait retrouvé subitement, une heure après, l'usage de ses membres et toute la vigueur de la santé, son incrédulité s'avoua vaincue : il devint chrétien et le resta. Près de vingt ans plus tard, quelqu'un demandait à M. le curé de Jabbeke : « Y a-t-il, dans votre paroisse, quelques personnes incroyantes, ou qui ne pratiquent pas la religion ? » M. le curé répondit : « Non, il n'y en a aucune actuellement. »

Une contre-enquête

Dix-huit ans après ces faits, fin 1892, De Rudder et presque tous les témoins vivaient encore. Un médecin belge, le docteur Royer de Lens-Saint-Rémy, résolut d'ouvrir une enquête avec une méthode extrêmement sévère, qui ne laisserait plus de place au moindre doute. Il voulut s'adjoindre un de ses confrères, connu sans doute pour sa science et sa droiture, mais aussi pour son incrédulité,

le docteur Mottait, de Hannut. Celui-ci parut d'abord accepter, puis, ayant lu le récit de la guérison, il revint en arrière et refusa de donner suite à la proposition. Le docteur Royer fut donc réduit à partir seul pour Jabbeke. Il rencontra dans le train un négociant qui se rendait à Bruges, par conséquent non loin de Jabbeke. Une discussion religieuse s'étant élevée, il s'aperçut vite que son interlocuteur était un incrédule déterminé. C'était l'homme qu'il souhaitait.

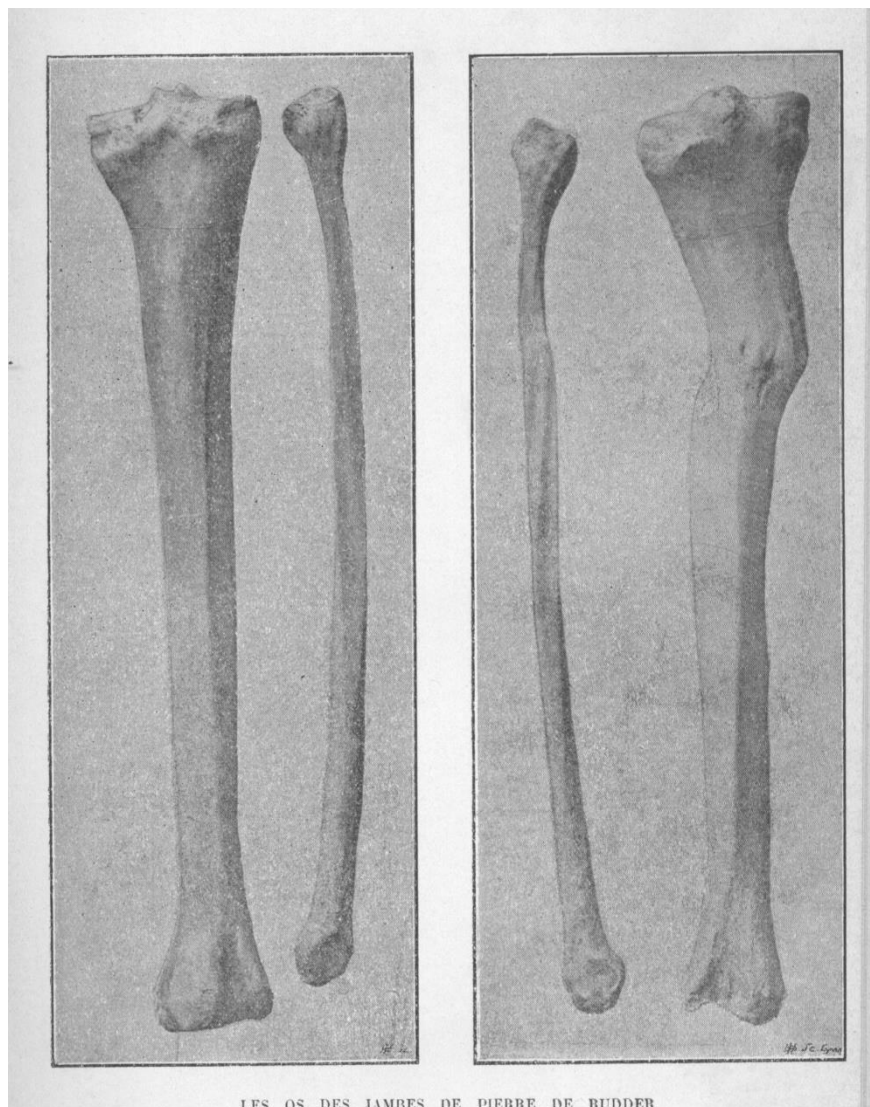
Sur-le-champ, il lui proposa de remplacer le collaborateur défaillant. Justement, le négociant parlait le flamand aussi bien que le français ; il pouvait donc servir d'interprète. Comme il avait quelques loisirs et qu'il ne demandait pas mieux que d'étudier rigoureusement un fait extraordinaire qu'on opposait à ses opinions, il accepta d'accompagner le docteur. Et même, parce que seul le libre penseur connaissait la langue flamande, c'est lui qui recevait ordinairement les dépositions et qui les traduisait au croyant : elles ne parvenaient à celui-ci que par l'intermédiaire de celui-là. Or voici ce qui arriva. Les témoignages, en se multipliant, firent éclater la réalité surnaturelle du fait soumis à l'enquête, avec une clarté sans ombre ; le libre penseur fut d'abord touché, puis ébranlé, puis enfin convaincu ; et il eut la sincérité de le reconnaître.

Après la mort

De Rudder mourut à soixante-quinze ans d'une pneumonie, le 22 mars 1898, vingt-trois ans après sa guérison. Le docteur Van Hoestenbergh, celui-là même que le miracle avait converti au surnaturel, voulut voir les os de cette jambe, si longtemps malade et si brusquement rétablie dans son état normal². Il obtint donc que le cadavre fût exhumé. Le 24 mai 1899, le docteur pratiqua l'amputation des deux jambes, à l'articulation du genou.

La jambe gauche présentait la trace sensible de la double cassure des os, réparée de manière que, malgré la déviation du fragment supérieur, tiré en arrière, pendant huit ans, par les muscles fléchisseurs de la cuisse, l'axe vertical du membre gauche conserve la même direction que l'axe de la jambe droite ; ainsi, la transmission du poids du corps avait lieu aussi normalement d'un côté que de l'autre. De plus, malgré l'élimination d'un fragment osseux dans le membre blessé, les deux membres avaient la même longueur. Le chirurgien invisible avait fait en un instant ce que nul autre n'avait pu faire en de longues années, et il l'avait fait avec un art admirable. En même temps, sa main avait laissé la trace de la fracture, qui restait une preuve manifeste de la guérison.

² Faut-il rappeler que les radiographies n'existaient pas ? Quant aux scanners et autres IRM ! Ces photos ont été prises lors de l'autopsie. Outre la trace de la cassure, on voit que les deux os de la jambe gauche sont aussi longs que ceux de la jambe droite, malgré l'élimination d'un fragment de 3 cm.



LES OS DES JAMBES DE PIERRE DE RUDDER

Cinq ans auparavant, en publiant son enquête, le docteur Royer avait relevé lui-même plusieurs points avec insistance : « D'abord, dès le 7 avril 1875, il n'a point existé de cal fibreux, et, après une cassure avec plaies et écartement des os, ce cal aurait dû réunir encore, et pendant longtemps, les fragments osseux ; au contraire, ceux-ci se sont soudés directement l'un à l'autre. De plus, la jambe gauche, bien qu'elle ne fut pas enfermée dans un appareil d'immobilisation au moment où elle guérit, ne présentait pas plus de courbure que la jambe droite. Enfin, malgré la perte d'un morceau d'os, et bien que les fragments fussent séparés par une distance de trois centimètres avant la guérison, aucun raccourcissement n'existait dans le membre. » Aussi le docteur ajoutait-il, en finissant : « Le doute serait déraisonnable et, par conséquent, illégitime ; toute âme droite reconnaîtra qu'il y a, dans cette guérison, une intervention surnaturelle. »

Citons, pour finir, une lettre du 3 septembre 1892 écrite par le docteur Van Hoestenberghé au président du Bureau médical de Lourdes : « Quand Pierre De Rudder est parti en pèlerinage, il y avait huit ans qu'il traînait sa jambe après lui, et qu'il marchait péniblement avec deux béquilles. Le tiers inférieur de la jambe et le pied pendaient comme une loque. Pierre est revenu le soir même, sans béquilles et en dansant ; dès le lendemain, il a fait plusieurs lieues à pied, heureux de cet exercice dont il avait été si longtemps privé. Naturellement je suis allé le voir, et je vous confierai que je ne croyais pas à cette guérison. Qu'ai-je trouvé ? Une jambe à laquelle il ne manquait rien, si bien que si je n'avais pas examiné le malheureux auparavant, j'aurais certainement émis la conviction que cette jambe n'avait jamais été cassée. En effet, en passant les doigts lentement sur la crête du tibia, on n'y sent pas la moindre irrégularité, mais une surface parfaitement lisse de haut en bas. Tout ce que l'on découvre, ce sont quelques cicatrices superficielles, à la peau. »

Comme 1892 était l'année même où Émile Zola vint à Lourdes, le docteur disait, en terminant : « Cette lettre vous trouvera peut-être en entrevue avec M. Zola. Si cela était, je serais heureux qu'il lise ces lignes et qu'il me permette de lui dire ces quelques mots : “ Monsieur, j'ai été un incroyant comme vous ; le miracle De Rudder a ouvert mes yeux, fermés jusque-là à la lumière. Le doute me prenait encore quelquefois, mais je me suis mis à étudier la religion chrétienne et prier. Eh bien je vous le déclare sur l'honneur, je n'ai plus le moindre doute ; je crois absolument, et j'ajouterai qu'avec la croyance, j'ai trouvé le bonheur, une tranquillité intérieure que je n'avais jamais connue ”. »

Daniel DEBUF
18 février 2015

Le miracle impensable

On veut une enquête plus récente ? On veut un miracle plus ancien ? On veut pouvoir répondre à une voix venue du fond de la salle : « Tout cela est très beau, mais on n'a jamais vu repousser une jambe amputée ! » ?

Peu avant Pâques 1958, lors d'une assemblée contre Lourdes dans la vaste salle des Sociétés Savantes, quatre orateurs de la Libre-Pensée avaient tour à tour dénoncé les supercheries et les impostures couvertes et entretenues depuis cent années par l'Église Catholique. Quand la parole fut offerte à la contradiction, un prêtre commença de répondre à ces détracteurs. À la fameuse question lancée pour interrompre son exposé, il répondit tout bonnement : « Mon cher Monsieur, je puis vous en citer au moins un exemple. Je m'appuierai sur un ouvrage d'un maître de la médecine, qui fait autorité dans les milieux de la Libre-Pensée, le professeur Henri Roger, naguère doyen de la Faculté de Médecine de Paris. Dans son livre *Les Miracles*, Henri Roger fait état d'un événement qui s'est produit en Espagne vers le milieu du XVII^e siècle. » Et l'abbé André Deroo raconta l'histoire de cet espagnol de dix-neuf ans qui eut, en 1638, une fracture grave nécessitant l'amputation de sa jambe droite, au-dessus de la rotule. Réduit à la mendicité à Saragosse, ce jeune homme se tenait à la porte

de l'église Notre-Dame du Pilier. Il frottait régulièrement sa jambe avec l'huile des lampes du sanctuaire ; d'innombrables témoins ont donc pu voir la cicatrice de son moignon. Revenu chez ses parents depuis quelques semaines, dans la nuit du 29 mars 1640, alors qu'il était profondément endormi, ses parents aperçurent les deux pieds de leur fils dépassant de la couverture ! Le jeune miraculé fut reçu à Madrid à la cour du roi Philippe IV et un procès fut ouvert dès 1640 par l'archevêque de Saragosse pour recueillir la déposition de tous les témoins, notamment des deux chirurgiens qui l'avaient amputé.

L'abbé André Deroo fut curé de Carnin près d'Annœulin (Nord) ; il y est décédé à 96 ans (vers 2000). Suite à cette anecdote, il refit lui-même une enquête qu'il raconte dans son livre : *L'homme à la jambe coupée ou le plus étonnant miracle de Notre-Dame del Pilar*, Éditions Résiac, Montsurs 1977, Nihil Obstat et Imprimatur datés de novembre 1959. On peut aussi consulter l'enquête de l'agnostique italien Vittorio Messori : *Le miracle*, 1998, traduit aux éditions Mame, Paris, en 2000.